

Régine
ROBIN

Nous autres, les autres

COLLECTION LIBERTÉ GRANDE

BORÉAL
Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Nous autres, les autres

DU MÊME AUTEUR

ESSAIS

- La Société française en 1789. Semur-en-Auxois*, Paris, Plon, 1970.
- Histoire et Linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973.
- L'Amour du yiddish. Écriture juive et sentiment de la langue (1830-1930)*, Paris, Éditions du Sorbier, 1984.
- Le Réalisme socialiste. Une esthétique impossible*, Paris, Payot, 1986.
- Kafka*, Paris, Belfond, 1989.
- Le Roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Montréal, Le Préambule, 1989.
- La Sociologie de la littérature* (avec Marc Angenot), Montréal, CIADEST, cahier n° 4, 1991 ; nouvelle édition, 1993.
- Le Deuil de l'origine. Une langue en trop, la langue en moins*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1993 ; Paris, Kimé, 2003 .
- Discours et Archive* (avec Jacques Guilhaumou et Denise Maldidier), Bruxelles, Mardaga, 1994.
- Le Naufrage du siècle*, suivi de *Le Cheval blanc de Lénine*, Paris/Montréal, Berg International/ XYZ, 1995.
- Identidad, memoria y relato. La imposible narración de sí mismo*, Buenos Aires, Universidad de Buenos Aires, 1996.
- Le Golem de l'écriture. Fiction, autofiction et cybersoi*, Montréal, XYZ, 1997.
- Berlin Chantiers. Essai sur les passés fragiles*, Paris, Stock, 2001.
- La Mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003.
- Sutures. Berlin 2002-2003*, photographies de Serge Clément, texte de Régine Robin, Montréal, Les 400 coups, 2003.
- Cybermigrances. Traversées fugitives*, Montréal, VLB, 2004.
- I Fantasmî della storia*, Vérone, Ombre Corte, 2005.
- Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.

FICTION

- Le Cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre*, Bruxelles, Complexe, 1979.
- La Québécoite*, roman, Montréal, Québec-Amérique, 1983 ; Montréal, Typo, 1993.
- L'Immense Fatigue des pierres*, biofictions, Montréal, XYZ, 1996.

Régine Robin

Nous autres, les autres

Difficile pluralisme

COLLECTION LIBERTÉ GRANDE
Boréal

© Les Éditions du Boréal 2011
Dépôt légal : 4^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Robin, Régine, 1939-

Nous autres, les autres : difficile pluralisme

(Collection Liberté grande)

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7646-2130-1

1. Diversité culturelle – Québec (Province). 2. Ethnicité – Québec (Province). 3. Intégration sociale – Québec (Province). 4. Communication interculturelle – Québec (Province). 5. Nationaliste – Québec (Province). I. Titre.

FC2950.AIR62 2011 305.8009714 C2011-942081-3

ISBN PAPIER 978-2-7646-2130-1

ISBN PDF 978-2-7646-3130-0

ISBN ePUB 978-2-7646-4130-9

La Bretagne aux artichauts

La Bourgogne aux escargots

Slogans situationnistes

Introduction

Une dissonance inquiète

Je suis assise à mon bureau. Dehors, la grosse neige qui n'en finit pas de tomber. Le jour se traîne, et le ciel bas et lourd continue à peser comme un couvercle. Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver. Air connu mais, je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui, il m'importune. Je n'ai plus envie de jouer. Ce n'est pas l'hiver qui est le plus dur à supporter. Il est peut-être temps de m'interroger sur ce que, depuis plus de trente ans, presque trente-cinq, « je fais ici », selon l'expression consacrée, et de me demander pourquoi la greffe n'a pas réussi, la mayonnaise n'a pas pris. Choisissez les images que vous voudrez.

J'ai beaucoup écrit sur le Québec ; mon roman *La Québécoïte*, mais aussi des articles et des communications pour des colloques auxquels j'avais été invitée. La plupart du temps, sous la pression d'une « intimidation douce », je me suis abstenue, me plongeant pour de longues années dans les textes russes du réalisme socialiste soviétique, dans les écrits de Kafka, dans les ouvrages d'érudition que nécessitaient mes recherches sur l'Allemagne, sur Berlin avant et après la chute du mur. J'ai aussi consacré beaucoup de temps à la mémoire collective un peu partout dans le monde, au mémoriel, à ce que Pierre Nora a appelé « les lieux de mémoire », mouvement mortifère quand il s'hystérise et s'absolutise. *No future, then a past!* Un dernier sujet m'a aussi retenue de longues années, celui du devenir de certaines mégapoles mondiales auxquelles j'ai consacré mon dernier livre¹. Je l'ai écrit avec bonheur, avec passion, mais il est vrai que de longs séjours

1. Régine Robin, *Mégapolis. Les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009.

dans ces villes m'ont tenue éloignée des événements qui avaient le Québec pour cadre.

Après toutes ces années et une vingtaine de livres, professeure émérite à l'UQAM, professeure associée au département de sociologie, j'éprouve le besoin de faire le bilan des possibilités extraordinaires qui me furent offertes ainsi que des obstacles que j'ai pu rencontrer dans la société québécoise et en particulier dans ses cercles d'intellectuels.

Ce texte, cependant, n'est en rien une autobiographie, même pas au sens où l'entend Magritte dans son célèbre tableau. Il ne s'agit pas non plus vraiment d'un itinéraire intellectuel. Dans *Esquisse pour une auto-analyse*², écrit peu avant sa mort, Pierre Bourdieu cherche à utiliser l'ensemble des méthodes qui balisent son œuvre pour analyser un « objet » singulier : lui-même. Il cherche à rendre compte des complexes et multiples déterminations, rencontres, apparents hasards l'ayant mené au Collège de France à travers un long parcours intellectuel, lui, l'enfant du Béarn, qui n'était pas « programmé » au départ pour un si brillant destin. Je ne vais pas, on l'aura compris, me livrer à un tel exercice — cela relèverait de l'autobiographie —, mais je vais m'en inspirer pour tenter d'expliquer, de m'expliquer à moi-même, pourquoi je n'ai pu m'épanouir pleinement ici, quelles sont les principales déterminations qui ont conduit à un certain blocage, qui ont fait que je ne me suis jamais sentie « chez moi » au Québec. Cet écheveau complexe de causalités diverses sera par définition incomplet, incertain, précaire. Ce travail me semble cependant indispensable et je m'y livre avec le sérieux qu'une auto-analyse requiert. Je ne règle pas mes comptes avec le Québec. Il m'a beaucoup donné, et j'éprouve la plus grande joie à vivre à Montréal une bonne partie de l'année. Montréal est une de mes villes, et le charme de ses ruelles, de

2. Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.

ses escaliers extérieurs, de ses quartiers, de ses parcs et de ses cafés me paraît inépuisable. On trouvera plus loin de très nombreux passages à la gloire de Montréal. J'ai simplement l'impression que mes réflexions, au-delà de la subjectivité qui les marque, pourraient être utiles, s'ajouter à d'autres pour penser le devenir pluriel de nos sociétés. Nombre de livres ont été écrits sur le thème, j'ai moi-même pris part à ce débat, mais de façon décalée. Mes allers-retours entre Paris et Montréal, entre Paris et Berlin, entre Montréal, New York et Los Angeles, mes pérégrinations à travers quelques immenses villes du monde, toutes aux prises avec une immigration massive qui n'est pas simplement diasporique, les recompositions des identités, les fragmentations du tissu social ont nourri depuis mes réflexions.

Comment m'intégrer ici, et à quoi voulait-on que je m'identifiasse ? À la langue ? Mais c'était déjà fait ! Des équivoques, des ambiguïtés, des malentendus partout, tout le temps ! Qu'est-ce qu'un Québécois ? Tous les habitants du Québec ? Mais il y en a qui sont plus Québécois que d'autres. Qu'est-ce qu'un francophone ? Rien de plus simple en apparence. Je suis francophone au sens courant du terme, même si ma langue maternelle, la langue de ma mère, n'est en rien le français mais le yiddish, une langue germanique avec nombre de mots et tournures hébraïques et slaves, langue qui fut celle de la majorité des Juifs d'Europe centrale et d'Europe orientale, et qui fut assassinée en même temps que ses locuteurs par la barbarie nazie. Mais qui est francophone ici ? Ceux qui ont le français comme langue maternelle ? Dans ce cas, seuls les Québécois d'origine canadienne-française, les Français de langue maternelle française, les Belges wallons, les Suisses romands et quelques autres le sont. Mais que faire de gens comme moi ? Je n'ai quasiment jamais parlé français chez mes parents, et ce, jusqu'à leur mort dans les années 1970. Que faire des Algériens, Marocains, Tunisiens qui sont bilingues même si souvent — pas toujours — l'arabe ou le berbère est leur langue maternelle ? Que faire des Séné-

galais qui ont le wolof comme langue maternelle mais le français comme langue seconde ? Et que faire des Haïtiens qui sont nombreux à avoir à la fois le créole et le français comme langues ? Les francophones sont-ils ceux qui parlent français chez eux ? Mais là encore, c'est une catégorie réductrice qui ne tient pas compte de la complexité de la réalité. J'ai des amis originaires d'Amérique latine qui parlent espagnol ou portugais chez eux, entre eux et avec leurs enfants. Ils sont parfaitement francophones dès qu'ils quittent leur foyer, comme je l'étais à Paris dès que je sortais de la maison. C'est sans doute un indice important de parler français chez soi, mais un indice de quoi ? La langue d'usage et la langue de travail seraient déjà plus intéressantes, la langue qu'on parle dans l'administration, à la poste, à la banque, chez son dentiste, son comptable, au restaurant, chez le « dépanneur », au travail. Sous cet angle, je suis bien francophone, mais il y a des équivoques qu'il me faut dissiper.

La plupart du temps, sous la plume des politiques et des chroniqueurs, voire des sondeurs, être francophone, cela signifie être Québécois d'origine canadienne-française. Que veut dire Parizeau quand, après le référendum de 1995, il dit que 60 % des francophones ont voté « Oui » ? A-t-il les statistiques linguistiques sous les yeux ? Je crois que je ne fais même pas partie, pour lui, des 40 % qui ont voté « Non ». Je ne me reconnais pas dans cette catégorie de « francophones » telle qu'il l'utilise. C'est pourquoi, il y a quelques années, j'ai écrit dans la revue *Tangence* un article intitulé « L'écriture d'une allophone d'origine française³ ». Il s'agissait de tout autre chose que d'une boutade de ma part.

Que faire des anglophones, dont beaucoup sont bilingues, même avec un accent ? Je me souviens d'avoir vu à la télévision un ancien député péquiste qui s'inquiétait à l'idée que les

3. Régine Robin, « L'écriture d'une allophone d'origine française », *Tangence, Écrivains d'ailleurs*, n° 59, 1999, p. 26-37.

anglophones puissent devenir bilingues et s'exprimer en français avec, de surcroît, l'accent québécois : « On ne saurait plus qui est qui », avait-il affirmé, dans l'embarras. J'en suis restée comme deux ronds de flan... Que veut dire « qui est qui » ?

Être une *outsider* est un destin difficile que j'assume tant bien que mal. On aura compris que la recherche de ces déterminations lourdes ne constitue pas de ma part une tentative d'excuser ma position de « marginale », exclue par définition puisque « antinationaliste » ou « anationaliste ». Quand le rapport Bouchard-Taylor a été rendu public, Nathalie Petrowski a entendu Gérard Bouchard dire : « Mais reste que durant cette crise de la perception, nous sommes peut-être arrivés, en tant que société, au point d'un vrai dérapage. » Elle voit rouge aussitôt et termine sa diatribe par les mots suivants : « Pour ma part, en ma qualité de fille d'immigrants parfaitement assimilée à l'espace identitaire québécois, je trouve que ce rapport placé sous le signe de l'ouverture est en effet ouvert à tout le monde sauf aux Québécois d'origine canadienne-française⁴. » Veut-on que je m'intègre ainsi, en répétant ces poncifs éculés ? On me permettra de penser qu'il y a d'autres manières de vivre ici, sans être « parfaitement assimilée à l'espace identitaire québécois » — itinéraires sans doute plus solitaires et plus douloureux, mais qui maintiennent à vif l'esprit critique, tout simplement la capacité de penser. Ce n'est pas la première fois que cette « parfaite assimilation » donne de si beaux résultats. Quand, en 1993, Nancy Huston a reçu le Prix du Gouverneur général pour *Cantique des plaines*, roman qu'elle avait d'abord écrit en anglais puis qu'elle avait elle-même traduit en le réécrivant en français, ce fut une levée de boucliers comme seul le Québec en produit périodiquement. Nathalie Petrowski écrit à ce propos : « C'est une Albertaine défroquée, une Anglaise

4. Nathalie Petrowski, « Des gens d'entendement », *La Presse*, 23 mai 2008, p. A7.

récaltitrante qui a renié sa langue maternelle pour épouser le français, celui de Paris, de préférence⁵. » Et elle poursuit : « Désormais, semblent-ils nous dire, il n'y aura plus de littérature québécoise, plus de symbiose avec le territoire, plus de langue maternelle qui tienne. Désormais, l'écrivain de langue française sera un hybride qui vit à Bangkok ou à Bora Bora, un exilé, un itinérant, un déraciné, quelqu'un qui non seulement n'écrit pas dans sa langue mais n'entretient plus aucun lien avec le territoire⁶. » Il y a à peu près tout ce que je déteste dans ces quelques remarques. En premier lieu, on est assigné à une langue. Si on en change, on la renie. De plus, il faut absolument « coller » au vernaculaire d'ici, sinon c'est la trahison de la *Volksgemeinschaft*. Ou bien on est déraciné (Nancy Huston) ou bien on est à l'unisson de l'identitaire le plus profond de la majorité compacte (Nathalie Petrowski). En dehors de ces deux positions, il n'y a rien. En outre, ajoute Nathalie Petrowski, Nancy Huston constitue « une bizarrerie transculturelle ». Que cette bizarrerie soit à la base de ce qu'on appelle communément la littérature et préfigure l'avenir métissé de nos sociétés, Nathalie Petrowski est incapable de le percevoir.

J'ai dit que j'étais souvent absente de ces débats. Mais quels débats ? Jocelyn Létourneau rappelle fort opportunément que les intellectuels antinationalistes, simplement non nationalistes ou anationalistes ont quasiment disparu de la circulation discursive, que le devant de la scène est entièrement occupé par les indépendantistes et souverainistes de tous bords⁷. Nous avons bel et bien été largués, et ce, depuis

5. On trouvera toutes les références dans l'article que j'avais consacré à cette affaire : « Speak Watt. Sur la polémique autour du livre de Nancy Huston », *Spirale*, avril 1994, p. 3-4. Les lignes qui suivent sont empruntées à cet article.

6. Nathalie Petrowski, « Bar ouvert », *La Presse*, 30 novembre 1993, p. A5.

7. Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois ?*, Montréal, Boréal, 2006.

longtemps, délégitimés avant d'avoir écrit la première ligne. Qui cite mes travaux et notre expérience collective à *Vice Versa*⁸ ? Pourtant, il y était toujours question de *transculture*, et il me semble que la notion aurait sa place dans les débats actuels autour de l'interculturalisme. Tout semble être comme au premier jour, tout est toujours à recommencer. On réinvente la roue en permanence, et nous n'existons pas. Un jour que je me plaignais à mon ami Marc Angenot de notre isolement malgré notre « surface sociale » à l'étranger, notre renom, nos publications, nos prix et nos subventions de recherche, il m'a fait la remarque suivante : « Tu sais, tous les deux, nous sommes comme un vieux rafiot battant pavillon libérien perdu au milieu de l'océan Atlantique. » Cette image continue à me hanter...

Il est temps de revenir à ma quête des déterminations qui ont rendu mon intégration difficile.

Première détermination : mon arrivée tardive. Je suis arrivée ici à trente-cinq ans, « femme faite » comme on dit. J'avais été mariée une première fois, j'étais mère de famille, j'avais eu une carrière universitaire brillante, j'étais titulaire de l'enseignement supérieur à Paris-X Nanterre et j'avais déjà publié deux livres. J'étais donc bardée de diplômes en arrivant, et on me demandait souvent : « Mais qu'est-ce que vous venez faire ici ? » Car dans l'esprit des gens, seuls des Français qui ne pouvaient faire carrière en France venaient au Québec. Cela me laissait pantoise. Je faisais ainsi connaissance avec la complexité identitaire des Québécois, leur complexe d'infériorité et leur rapport d'admiration-détestation à la France, à tout sauf à une relation apaisée.

Je suis née à Paris. La Seconde Guerre mondiale venait à peine de commencer. J'ai survécu à cette horrible guerre. À Paris, j'ai fréquenté une merveilleuse école primaire et, plus

8. On trouvera dans la troisième partie un développement concernant cette expérience.

tard, j'y ai fait toutes mes études. Mon imaginaire est celui d'un titi parisien des quartiers populaires de Belleville Ménilmontant durant les années 1950, puis d'une adolescente et d'une jeune femme des années 1960. C'est lorsque j'étais jeune assistante à l'université de Nanterre, dans l'œil même du cyclone, que les événements de Mai 68 m'ont saisie. Le fait d'être arrivée tard ici joue sans doute un rôle fondamental. Mes habitudes mentales avaient pris un certain pli, et même si j'étais prête à tenter une nouvelle aventure, fondamentalement, ma souplesse et ma faculté d'absorption n'étaient pas infinies. Il faut dire que quitter Paris n'était pas pour moi une mince affaire. J'adore Paris. J'habitais rue Mouffetard, une petite rue pittoresque du V^e arrondissement que j'aimais arpenter, avec son marché aux herbes, ses bistrots et sa population bigarrée, dans un quartier déjà en voie de gentrification. Seuls des drames dans ma vie personnelle et la promesse d'un nouveau départ m'ont conduite à m'en éloigner, à rechercher, sans doute, l'Amérique des recommencements, le mythe américain version canadienne. Mais, précisément, je venais au *Canada*. Je ne savais à peu près rien du Québec, sauf qu'on y parlait un drôle de français et qu'il faisait froid l'hiver. Dix ans plus tard, je devins canadienne. Je me souviens du jour où j'ai été convoquée au Complexe Guy-Favreau. Un juge me posa d'abord quelques questions sur le pays, sa capitale, le nombre de provinces et de territoires ainsi que le nom du premier ministre. Jusque-là, pas de problème. Puis vint le moment du serment à la reine. Je plaisantai : « Pour une Jacobine française comme moi, c'est difficile !

— Ah oui ! s'exclama le juge. En effet, mais c'est la procédure. Vous savez que la reine est le chef de l'État et qu'elle est représentée au Canada par le gouverneur général, poursuivait-il. »

Je savais et ne savais pas. « Ah bon ! », murmurai-je. La reine était sur les timbres et les billets de banque, mais au-delà... J'ignore si je voulais faire durer le plaisir, mais je demandai : « Est-ce que je peux prêter serment sur *À la*

recherche du temps perdu ? Le juge, qui était plus fin que moi, plissa les yeux et me dit : « Avez-vous le livre avec vous ? » Hélas ! J'avais laissé le premier volume de l'œuvre de Proust sur mon bureau à l'UQAM. J'étais désolée. « Alors, on va procéder comme on le fait d'habitude. Les gens prêtent serment sur la Bible. » Je ne voulais que l'Ancien Testament. Le juge, un peu excédé, demanda à un appariteur de lui trouver la Bible « en deux morceaux ». Bref, après bien des démêlés qui firent sourire le juge, je prêtai serment sur « le morceau » de l'Ancien Testament à Sa Majesté la reine Élisabeth II, devenue en quelques secondes ma reine également. *So what !* J'avais jusque-là un président de la République, mon passeport et ma carte d'identité français, il y aurait en plus la reine et un autre passeport. Je n'y ai vu aucune matière à scandale et je vis depuis en bonne intelligence avec la vieille dame, qui a l'air de le prendre très bien. Ma fille et ma petite-fille vivent à Londres, si bien que, d'une certaine façon, nous nous partageons la reine. Il est vrai que je la connaissais depuis le jour de son couronnement, le 2 juin 1953. C'était un mardi. L'événement était télévisé, mais le seul à avoir la télévision, dans ce quartier ouvrier parisien où nous habitons, était un de mes oncles. Toute la rue défilait chez lui. Chacun avait droit à dix minutes, puis il fallait céder sa place. C'était la première fois que je voyais la grosse boîte de bois clair avec l'image miracle qui s'en échappait. Heureusement, mon oncle fit une exception pour moi et je pus rester longtemps sur mon coin de canapé à la voir arriver en carrosse, avancer dans l'abbaye de Westminster et se faire couronner. Elle m'apparut si jeune, si rayonnante dans sa robe avec son immense traîne et tous ses diamants, sa couronne ! Je restai captive. Je ne pouvais imaginer alors que la gamine de 13 ans que j'étais retrouverait Sa Majesté beaucoup plus tard et lui jurerait fidélité. Le récit que je faisais de ma prestation de serment, de la mise en scène qui avait été la mienne, provoquait le fou rire de tous mes amis à Paris. Pourtant, alors que j'étais entrée dans le cabinet du juge en croyant que la citoyenneté canadienne ne serait qu'une formalité des-

tinée à me simplifier la vie quotidienne et universitaire, et surtout à me donner le droit de vote, j'en suis sortie émue aux larmes, bouleversée, tenant à la main le précieux certificat servant d'attestation. Ce pays serait désormais aussi le mien.

Je me suis fait beaucoup d'amis ici, presque tous des étrangers : des Français de Paris, de province, des Marocains ayant quitté le pays au moment des indépendances et s'étant établis ici après quelques années passées à Paris ; des Belges, des Suisses, des Allemands, des Américains qui avaient fui la guerre du Viêt-nam, des Latino-Américains réfugiés politiques ou non. Quand je dis « des étrangers », il faut s'entendre. La plupart avaient la citoyenneté canadienne ou étaient sur le point de l'obtenir, mais — et c'est bien cela le paradoxe — ils n'en étaient pas moins étrangers au Québec à des titres divers. Il nous fut infiniment plus facile de nous sentir Canadiens que Québécois. À tort ou à raison, l'identité canadienne nous paraissait essentiellement civique. Elle n'impliquait pas une énorme épaisseur historique, un poids de mémoire à la semelle de ses souliers. Elle n'était pas vide, contrairement à ce qu'on peut lire ici ou là, mais assez évidée pour qu'on puisse y glisser ses propres fantasmes, ses propres souvenirs, ses propres projets, son rêve nord-américain. J'ai commencé à m'intéresser à ce Canada, ce pays qu'on dit sans qualités, si invisible dans le discours social sauf quand il s'agit de le dénigrer ou de le honnir. J'ai cherché à savoir ce qu'était ce pays si immense, à demi désert quand on ne « voit » pas les Amérindiens et les Inuits, ce bloc de neige et de glace avec sa bande utile de 5 000 kilomètres le long de la frontière des États-Unis ; ce pays impossible qui semblait fait pour moi dans la mesure où, dans mes travaux de théorie littéraire et mes textes de fiction, j'ai toujours postulé un « hors-lieu », un évidemment identitaire. Le Canada, parfaitement ! Ne faites pas cette tête !

Les Rocheuses, par exemple, qui provoquent l'ironie des intellectuels indépendantistes québécois. Mais oui, les Rocheuses ! J'entends qu'elles restent miennes ! J'aime la beauté de diamant du lac Louise, le pittoresque de Banff,

le grandiose des chaînes de montagnes. J'ai pris le petit train qui part de Calgary et arrive deux jours après à Vancouver. Il fait du cinquante kilomètres à l'heure au maximum. On s'arrête pour la nuit à Kamloops, au milieu des Rocheuses, et on repart le lendemain matin, en remontant le cours de la *Fraser River*. C'est une merveille de couleurs, d'odeurs, un éblouissement perpétuel. Et Vancouver ! Quand on arrive, par avion, et qu'on voit les escarpements, les forêts gigantesques qui tombent dans le Pacifique, cela vous prend aux tripes. Vancouver est une ville lointaine qui me faisait rêver quand j'étais petite, peut-être à cause de son nom que je décomposais facilement en Vents-Couverts, ou Vent-Cou-Vert... À tout le moins, il y avait du vent, la couleur verte et quelque chose de caché. J'aime la ville et son mystère, sa pluie tenace, son Chinatown et l'idée qu'en face, loin, très loin, il y a l'Asie, la vraie. J'aime aussi les immenses ciels des Prairies quand rien ne vient barrer l'horizon, les ondulations des champs à perte de vue. J'ai des amis à Winnipeg, où le souvenir des grandes grèves de 1919 est encore vivace. J'en ai aussi à Saskatoon. Du côté des Maritimes, également, de fortes émotions ! La gentillesse des Acadiens, leur littérature et les paysages nacrés de bord de mer. Ils ne m'apparaissaient pas comme « des cadavres encore chauds ». Loin de là ! Et l'Ontario, plein de lilas à la belle saison, et Toronto ! Au début, on me disait que c'était une ville sans intérêt, qu'on ne pouvait pas y boire de l'alcool, que la vie culturelle y était inexistante, qu'elle ne soutenait pas la comparaison avec Montréal. C'était dit avec une superbe, une arrogance incroyables. Quelques années après ces fadaises, Toronto est la mégapole du Canada, une ville cosmopolite, extrêmement vivante et diversifiée, multiple, avec ses grandes universités, son festival du cinéma qu'on lui envie, ses quartiers colorés. On y entend toutes les langues, même si, en même temps, tout se passe en anglais, bien entendu.

Je me suis intéressée à ce qui fait « tenir » ce pays, les liens lâches que les provinces (des quasi-États) entretiennent avec l'État central, dit fédéral, sa Constitution rapatriée de Londres

en 1982 que le Québec n'a pas ratifiée, sa charte des droits et libertés, sa Cour suprême. J'ai essayé de comprendre son « multiculturalisme » proclamé dès 1971⁹, ce que cela signifiait au point de vue du lien social, ce que cela voulait dire à propos d'autres façons de faire lien en dehors de la fusion et du classique État-nation auquel j'étais habituée. Invisible pays ! Non que sur un globe terrestre ou un atlas il n'occupe une place importante, mais au nord des États-Unis, il semble se confondre avec les immenses étendues glacées du pôle. Il n'existe tout simplement pas. Parle-t-on d'un acteur célèbre ? Il est Américain. En réalité, il se pourrait qu'il soit Canadien, mais le succès qui l'a consacré, la plupart du temps à Hollywood, en fait, pour l'imaginaire, un Américain. Parle-t-on d'un artiste, d'un peintre, d'un architecte ? On le désignera par son pays d'origine en ne mentionnant jamais qu'il est Canadien. Celui qui a remporté le concours pour l'Opéra Bastille à Paris est Carlos Ott. Il sera Uruguayen, au mieux Canadien-Uruguayen, mais jamais Canadien tout court. Il en est de même des écrivains, que l'on ne connaît pas, du reste. Mavis Gallant ? Mais elle vit à Paris. Alice Munro ? On commence seulement à la lire en français. Qui connaît Robertson Davies et Margaret Laurence ? On est déjà plus familiarisés avec Margaret Atwood, mais tout juste ! Qui connaît les peintres, le Groupe des Sept ? Invisible cinéma ! Il a fallu des David Cronenberg et Atom Egoyan pour qu'il se mette à exister.

Les propos que je tiens sur le Canada ne sont en rien naïfs ou « jovialistes » comme on dit ici, et au moment où j'écris, c'est un gouvernement en tous points exécrationnel qui est installé à Ottawa. Mais cela n'aura qu'un temps. Je connais l'histoire du pays, celle de l'impérialisme britannique, celle de l'héritage raciste à l'égard des communautés autochtones et des Canadiens français, ou des Chinois venus construire le

9. Depuis 1971, toutes sortes de modifications ont été apportées au cadre général, comme la Loi sur le multiculturalisme canadien de 1988, revue en 1997.

Table des matières

Introduction • *Une dissonance inquiète* 9

PREMIÈRE PARTIE • La ronde des nous

1 La montée des tensions 57

Dérives et dérapages 67

L'argent et les votes ethniques 67

La reine-nègre 72

Entre la greffe et la souche 82

2 Malaise dans la québécoisité 101

La commission Bouchard-Taylor 106

Le rapport : une crise des perceptions 112

La réception du rapport : le tollé 123

L'attaque contre le cours d'éthique
et de culture religieuse 130

La laïcité et le pluralisme en question 139

Le multiculturalisme, voilà l'ennemi! 147

DEUXIÈME PARTIE • Usages et mésusages du passé

3 Spectres et fantômes des années 30 et 40 161

Jean-Louis Roux au pilori 165

L'affaire Bernonville remise au jour par Yves Lavertu	170
La mise au ban d'Esther Delisle	180
Des liens de filiation impossibles à défaire	195
4 Psychodrame des commémorations	213
Récit continuiste contre saga victimaire : l'épopée des célébrations du 400 ^e de Québec	220
<i>Le Moulin à images</i> de Robert Lepage	233
Et les plaines d'Abraham ?	237
5 Que transmettre ?	247
La querelle des manuels d'histoire	248
L'américanité : une autre lecture du passé	257
Une autre sensibilité d'appartenance : l'ambivalence des Québécois	263

TROISIÈME PARTIE • Je suis devenue d'ici

6 La transculture	271
Ma rencontre avec <i>Vice Versa</i>	272
<i>La Québécoite</i> : un roman expérimental	285
7 L'écriture migrante	293
Monique LaRue entre l'arpenteur et le navigateur	299
Y a-t-il un avenir pour l'écriture migrante ?	304
8 Représenter Montréal	317

Poétique de la grande ville	318
Montréal hybride, Montréal l'entame	324
En guise de conclusion	339
Remerciements	343

Placée à l'enseigne « Liberté grande » en hommage à Julien Gracq, l'un des grands prosateurs de la langue française, cette collection, dirigée par Robert Lévesque, se consacre exclusivement au genre de l'essai ; d'ordre sociologique, historique, politique, ludique, libertaire, mélancolique ou poétique, ce sont des textes exploratoires, tous inédits, et avant tout des écrits personnels, évidemment libres, assurément littéraires.

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Ce livre a été imprimé sur du papier 50 % de fibres recyclées
postconsommation et 50 % de fibres certifiées FSC, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2011
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

COLLECTION LIBERTÉGRANDE

Régine ROBIN

Nous autres, les autres

Fine analyste de discours idéologiques et libre flâneuse de parcours urbanistiques, Régine Robin s'est toujours préoccupée des questions politiques d'identité, de culture et de mémoire. Arrivée à Montréal en 1977, professeur et citoyenne, l'auteur de *La Québécoïte* évoque, convoque et disloque tout ce qui fait qu'elle est « devenue d'ici » même si, comme elle l'écrit, « je ne me suis jamais sentie chez moi ». Dans ce livre, on trouve une cinglante analyse du nationalisme québécois et un questionnement inquiet sur la transculture et l'écriture migrante. Bilan d'une « allophone d'origine française ».